Vol. LI SAINT-BONIFACE, MANITOBA, 25 OCTOBRE 1922 No. 48

ABONNEMENTS
Canada, par année $1.00
Etats-Unis, par année 1.50
Europe, par année 2.50

Tarif des Annonces
Par pouce .... 50 sous

ANNONCE LEGALES
1ère insertion, parligne ......12 sous
Chaque insertion subséquente 8 sous

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 sous chacune. Petites annonces, 50 sous.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANITOBA
EST PUBLIE ET IMPRIMÉ
TOUS LES MERCREDIS

Toutes communications concernant le journal ou l'imprimerie devront être adressées :

Le Manitoba
Publié par A. GAUVIN
42, Avenue Provencher
SAINT-BONIFACE - MANITOBA
Téléphone : 1235

L'ECHEC DE LA BELGIQUE

Une détente en Orient

Nous souhaitions, il y a quelque temps déjà, à nos amis Belges qui s'étaient tant soit peu fourvoyés à Londres dans la politique de M. Lloyd George, d'être plus heureux que nous auprès des Allemands auxquels la Commission des réparations avait fixé une formule de paiement. Notre souhait n'a pas été exaucé.

On se rappelle que la Belgique, à la suite de la décision de la Commission, s'était proposé de négocier directement avec l'Allemagne les garanties qui permettraient d'escompter, dès maintenant, des bons du Trésor à six mois. Il était permis de croire que le Reich comprendrait la portée bienveillante de cette attitude et qu'il y répondrait par un peu de bonne volonté et de bonne foi. Il n'en a rien été et aux Belges comme à nous, les Allemands ont refusé toutes garanties sérieuses. Ils ont même essayé, par des artifices dont ils sont coutumiers, de prolonger les délais de paiement fixés par la Commission des Réparations. Autant dire qu'ils ne voulaient pas payer.

Les pourparlers ont, de ce fait, été rompus et la délégation Belge est rentrée chez elle les mains vides et complètement désillusionnée.

Il apparaît donc désormais d'une façon manifeste aux yeux du monde que la Belgique et la France ont fait à l'Allemagne, pour plaire à certains de nos alliés, toutes les concessions imaginables. On ne pourra plus dire en Angleterre que les réparations sont pour la France un prétexte pour violenter l'Allemagne. La situation devient plus nette; elle se résume plus que jamais dans cette affirmative: les Allemands ne veulent pas payer.

Il ne reste plus au gouvernement Belge, suivant le protocole du traité, qu'à saisir la Commission des Réparations du "manquement", de l'Allemagne, laissant ainsi toute liberté aux alliés pour sauvegarder ensemble ou individuellement leurs intérêts.

Cette liberté, comme le rappelait M. Poincaré à Meaux nous ne l'avons jamais aliénée et nous allons être obligés d'en user. La Belgique n'ayant pas abouti, elle a laissé passer son tour de priorité et c'est à la France maintenant de se faire entendre et surtout d'agir.

Nous sommes, en effet, placés dans cette alternative, ou bien d'aller à la ruine en n'obtenant pas le remboursement de nos milliards dépensés au lieu et place de l'Allemagne débitrice, ou d'user de contrainte à l'égard du Reich pour l'obliger à payer.

Le président du Conseil déclarait, une fois de plus, quelui pas plus que le pays n'accepte la première hypothèse. Il ne nous reste donc plus qu'à employer, à défaut d'autres, la manière forte. Que les alliés le veuillent ou non, la France doit se sauver. Si on ne nous aide pas à nous rétablir, a déclaré M. Poincaré, nous nous aiderons nous-mêmes. Devant les champs de bataille de la Marne, jurons-nous d'obtenir justice.

L'heure est venue pour nous, la Belgique vient de la faire sonner, de passer des paroles aux actes et de tenir des serments prononcés au nom des morts de la guerre.

* * *

La situation en Orient, que les dépêches anglaises de Londres ou de Constantinople représentaient comme très grave et devant produire une catastrophe imminente, à pris une tournure qui laisse espérer un prochain arrangement.

Le pessimisme britannique était dicté par la pensée de grossir le danger afin d'expliquer ou d'excuser l'intervention armée de l'Angleterre et aussi, peut-être, de diminuer l'importance et le succès de l'intervention pacifique de la France.

On a fini par savoir que les Turcs qui s'étaient avancés sur le territoire de Tchanak, n'avaient aucune intention belliqueuse et se montraient au contraire pleins d'attention pour les contingents britanniques avec lesquels ils fraternisaient, ce qui enlevait toute portée aux menaces et aux ultimatums de Sir Harrington.

On sait encore que le ministre des affaires étrangères turc, a accepté par avance, et sous réserve d'approbation d'Angora, la réunion d'une Conférence et la cessation des hostilités. Cette décision anticipée communiquée aux alliés vient d'être confirmée à l'unanimité par l'assemblée nationale, et il est entendu que les chefs militaires d'abord les représentants politiques ensuite, se réunirent en vue d'arrêter les modalités d'une occupation de la Thrace et une étude des conditions de la paix.

Tout celà ne veut pas dire qu'il n'y aura pas encore des heurts et des oppositions de part et d'autre, mais on semble être sorti de la période dangereuse pour aborder celle des pourparlers avec l'intention mutuelle d'éviter tout ce qui pourrait compromettre la paix.

L'oeuvre de la diplomatie va commencer et il faut souhaiter, puisque celle-ci a un programme arrêté par la conférence interalliée à Paris, qu'on ne vienne pas encore compliquer sa mission par des manifestations armées qui n'ont eu jusqu'ici, d'autre résultat que de mettre en défiance le gouvernement d'Angora et le pousser à une résistance que les efforts de la France ont, seuls pu lui faire abandonner.

Il est même étrange qu'en dépit des résolutions arrêtées à Paris, l'Angleterre, sans souci de l'attitude de la France et de l'Italie, ait pris sur elle de faire en Orient une politique qui ne correspondait pas aux vues pacifiques de la Conférence. Elle se mettait ainsi dans la nécessité de faire face toute seule à un conflit qu'elle aurait déchaîné et de soutenir par ses seules forces une guerre qu'elle aurait seule provoquée.

Ces considérations qu'a fait valoir la majorité de la presse britannique, ont sans doute fait réfléchir l gouvernement anglais qui a renoncé à la formule des ultimatums pour prendre celle des pourparlers et des conférences. Il lui reste maintenant à donner aux Turcs une preuve de son bon vouloir en retirant ses troupes d'un territoire que ceux-ci ne veulent pas occuper, car il est toujours dangereux de mettre en contact des éléments armés, fussent-ils animés des intentions les plus pacifiques.

Ce serait la meilleure des solutions pour écarter toute menace d'un conflit Turco-britannique où l'Angleterre ne trouverait, d'ailleurs, que des débboires et l'Europe malheureusement, une lamentable source de grave agitation.

DE L'IMPORTANCE DE LAISSER LES ENFANTS DEVELOPPER LEUR ESPRIT D'INITIATIVE

Les jeunes seront les hommes de demain; en eux reposent tous nos espoirs d'avenir, mais si l'avenir leur appartient, n'est-il pas juste de leur concéder la liberté de développer leur individualité et leurs aptitudes particulières de ne point les détourner conséquemment de la voie vers laquelle les oriente leur proprenature? Est-cebien ce qui se pratique à la ferme, ou n'y est-on pas plutôt enclin à restreindre, à paralyser même l'esprit d'initiative des jeunes, à leur rendre la vie monotone, terne, triviale, ennuyeuse, à leur faire prendre en véritable aversion l'état pour lequel ils sont nés?

"Donnez à l'enfant l'avantage de développer son propre caractère, non de devenir un réflecteur de ses parents," écrit Mlle Agnès McPhail, député au parlement fédéral. "Trop souvent, il arrive que les parents, par ailleurs aimants et bien intentionnés, broient l'esprit d'un bon enfant en le forçant toujours à agir comme eux en tout ce qu'ils font, jusqu'à ce qu'enfin il parvienne à s'émanciper, à fuir le toit familial pour aller où il pourra se conduire à sa guise, non parce qu'il n'aime pas ses parents et la maison paternelle—il les affectionne au contraire,— mais parce qu'il ne peut s'identifier à la vie de la famille, à moins qu'on ne lui permette de s'affirmer lui-même".

A cette sollicitation instinctive de l'ambition légitime que nourrit tout enfant avide de devenir quelqu'un, de montrer qu'il sait et peut faire quelque chose, s'en joint une autre qui a presque toujours raison des hésitations du fils de cultivateur dégoûté de son genre de vie. C'est quand les plus âgés de la famille maugréent contre les industries de la ferme et parlent en termes laudatifs des succès des camarades du voisinage qui ont embrassé d'autres carrières.

De pareilles sollicitations ne sont pas rares malheureusement de nos jours dans nos campagnes, même les plus prospères. Chez les familles nombreuses tous les enfants ne peuvent avoir en partage le patrimoine ancestral ou faire l'acquisition d'une ferme. Ceux-là forcément sont destinés à se créer une situation sociale susceptible de varier suivant les circonstances, mais parce que les uns auront embrassé les professions libérales, industrielles, financières et commerciales, ou que les autres, les plus nombreux, se seront affiliés aux innombrables légions des fonctionnaires, des employés et des artisans de toutes catégories, s'ensuit-il que tout ce monde disparate, soit plus content de son sort, vive en plus parfaite sécurité, plus assuré du lendemain, que l'agriculteur qui sait bien cultiver ses champs et élever ses troupeaux?

Pourquoi alors envier le sort des habitants des villes et regretter d'être attaché à la terre, quand l'on sait que, sans le travail du cultivateur et sans les produits du sol, il n'y aurait possibilité de vivre, ni pour les magistrats, les avocats, les médecins, les notaires, ni pour les financiers, les négociants et les industriels, ni pour les fonctionnaires et les artisans, quels qu'ils soient.

Cultivateurs, vous, n'avez pas à rougir de votre état puisque vous êtes les pères nourriciers de toute les classes de la société. Soyez en fiers plutôt, et en cela, il est bon, extrêmement désirable, que vous enseigniez à vos fils à réfléter fidèlement votre image, à partager vos sentiments et votre légitime orgueil, mais n'étouffez pas en leur coeur l'ambition qu'ils ont de développer leurs aptitudes innées; laissez libre essor à leurs bouillantes initiatives; il n'en useront ou abuseront que pour leur bonheur et le vôtre.

Il y a quantité de petites industries à la ferme qui peuvent et revraient être confiées aux enfants, selon leur gout, leur inclination, leur bon plaisir. Rien ne saurait davantage leu rrendre plus agréable la vie rurale et les engager à rester fidèles à la terre.

GRAVES EVENEMENTS

Le monde entier suit avec angoisse les pourparlers diplomatiques qui ont été provoqués par le triomphe de Mustapha Kemal Pacha à Smyrne.

Le conflit gréco-turque s'était envenimé depuis le retour de Constantin à Athènes, d'une part, et le soulèvement des Nationalistes Turcs à Angora, de l'autre. L'ambition du roi de Grèce parait bien s'être laissée fasciner par l'éclat du dôme de Sainte-Sophie. On ne s'appelle pas Constantin pour rien. Mais l'imprudent souverain doit savoir, aujourd'hui qu'il y a loin de Smyrne, et encore plus loin d'Athènes, à Constantinople. La récente défaite de son armée d'Asie-Mineure par les troupes nationalistes, n'aurait provoqué, dans une bonne partie du monde, que des regrets mitigés et assez peu d'inquiétude, si l'opinion publique n'avait pas su que, depuis plus d'un an, les sympathies de l'Angleterre étaient acquises à la Grèce et celles de la France à la Turquie.

Lorsque les Alliés posèrent à Sèvres les bases d'un règlement de comptes avec les Turcs, la France fut d'accord avec l'Angleterre pour faire chèrement payer à la Turquie son entrée en guerre du côté de l'Allemagne, en même temps que pour récompenser la Grèce de sa participation à la guerre. La conclusion pratique de l'entente franco-anglaise fut le traité de Sèvres, —non encore ratifié,— qui donnait à la Grèce le reste des territoires possédés encore en Europe par la Turquie, c'est-à-dire la Thrace, à l'exception de la ville et de la banlieue de Constantinople, et en Asie Mineure, toute la région de Smyrne.

Mais la Grèce ne devait pas garder longtemps les sympathies et l'appui de la France. Il y a deux ans, l'expulsion du premier ministre grec, Venizelos, et le retour à Athènes de Constantin amenèrent un revirement complet de l'opinion française, profondément indignée aussi du massacre de nombreux soldats et marins français lors d'une émeute dans la capitale grecque. Dès lors, la Grèce, qui ne pouvait compter que sur la seule armée puissante encore mobilisée en Europe, l'armée française, aurait du comprendre que toute aventure militaire de sa part était vouée d'avance à l'insuccès. Malheureusement, se croyant forte de l'appui de l'Angleterre, qui n'a point démenti assez tôt ces espérances, du moins publiquement, la Grèce s'est mise résolument en marche vers Constantinople. Entre temps, la faction des Nationalistes turcs s'était organisée en gouvernement militaire à Angora et entreprenait à main armée la reconstitution de l'ancien territoire turc, vraisemblablement avec l'appui de la France, qui signa récemment avec Kemal Pacha, par l'intermédiaire de son envoyé, M. Franklin-Bouillon, le traité d'Angora, dont le texte n'est pas encore connu. Encore une fois depuis cinq ans, les intérêts de la France se trouvaient en opposition avec les projets de l'Angleterre, et les événements donnaient d'enouveau raison à cette parole de Lamartine: "La France et l'Angleterre ne sont pas condamnées à se faire la guerre, mais à se faire contre-poids."

On comprend la surprise pénible de l'Angleterre devant l'échec retentissant de celle que l'on persistait à appeler sa protégée, la Grèce, quand la nouvelle de la chute de Smyrne et de l'écrasement des troupes grecques arriva à Londres. L'habile et rusé premier ministre anglais, M. Lloyd George, vit-il dans cette défaite l'aboutissement logique de sa déplorable politique d'opposition aux justes revendications de la France? Nous ne saurions le dire; mais, ce qui est certain, c'est que la fièvre de la mobilisation le prit, en même temps que le désir très fort de lancer un grand coup de sonde dans tout l'Empire. Dans plus d'une grande colonie, et notamment au Canada, la sonde rendit un son plutôt mat. Cependant, l'Angleterre massait des troupes à Chanack, point stratégique des Dardanelles, et grand nombre de vaisseaux de guerre à l'entrée des détroits.

Pendant que l'Angleterre s'agitait ainsi, la France restait calme, bien résolue à profiter de son succès diplomatique de Smyrne pour sauvegarder les intérêts de la paix mondiale. Et l'on assista alors à ce revirement de la diplomatie européenne: l'Angleterre, qui ne parlait que de conférences pour apaiser l'Allemagne, se mit à parler de guerre pour dompter la Turquie; et la France demanda une conférence pour calmer l'Angleterre. M. Poincaré et lord Curzon causèrent longuement, à Paris, dans ce sens, pendant que M. Lloyd George expliquait au monde, à l'aide d'interviews, que l'Angleterre ne recherchait, dans sa politique d'Orient, aucun profit pour ses intérêts ni aucune revanche pour son amour-propre, et qu'il n'avait pas voulu lui-même forcer la main aux colonies britanniques en faisant l'invitation sensationnelle que l'on sait. L'auditoire mondial, aussi bien que l'auditoire colonial en somme, restait sobre d'applaudissements. Et la France, heureusement appuyée par l'Italie dans sa prudente réserve, cherchait à gagner un temps précieux pour la cause de la paix, en dépêchant le général Pellé à Mustapha Kemal Pacha: il fallait à tout prix un coup de mains des Turcs contre les lignes anglaises.

Après huit jours d'alarmes et de négociations, on apprenait, samedi dernier, que l'Angleterre faisait une dis-

(A suivre sur la page 3.)

Les Héros Oubliés

LE PERE HUGONARD, O.M.I.

Nous reproduisons ci-dessous un article paru dans l'Ami du Foyer du 1er Février 1921 et qui montre bien l'oeuvre accomplie par le Père Hugonard.

L'Ecole Indienne de Qu'Appelle

Le R. P. Kalmès, O.M.I., est un se dévoue principalement au serde nos missionaires déjà murs. Il vice des Sauteux. Son expérience de plusieurs années lui permet maintenant d'apprécier le travail de ses devanciers nos premiers missionnaires de l'Ouest canadien. Il voit les résultats de leurs travaux apostoliques. La lettre qui suit nous montre sous l'allégorie d'une vision, où le passé sert d'arrière-plan au présent, quelle est l'oeuvre de christianisation et de civilisation opérée par le R. P. Hugonard O. M. I., et ses collaboratrices, les Soeurs Grises de Montréal, grâce à l'établissement de l'école industrielle de Lebret, dite école de Qu'Appelle.

Si la mise en scène est imaginaire, les faits en eux-mêmes sont bien vrais, Le P. Hugonard, l'artisan des écoles sauvages de l'Ouest fut un ardent missionaire des indiens, et, aujourd'hui, avec lés leçons du passé, il faut convenir que sans l'institution de ces écoles l'évangélisation des Indiens aurait été chose manquée. C'est dans ces écoles que les nefants sauvages, sous la direction des missionnaires et des soeurs grises, apprenaient à devenir des chrétiens et des civilisés; c'est dans ces écoles seulement qu'ils ont pu puiser ce qui les a empêchés de retomber fatalement dans la sauvagerie.

Je voyage, et souvent dans mes courses à travers nos prairies parsemées de bosquets, je rêve; et mes rêves, presque toujours, me ramènent dans la vallée de Qu'Appelle; et dans cette belle vallée je vois l'école sauvage de Lebret; et dans les alentours, les réserves indiennes

Ces rêves me font du bien. Ils me rappellent le beau et doux temps que j'ai passé dans cette vallée géante; ils font repasser dans ma mémoire toutes ces petites figures de petits sauvages, avec lesquels j'ai passé sept années des plus belles de ma vie; ils me rappellent toutes ces Soeurs Grises, ces anges de charité, qui jour et nuit veillaient sur ces nombreux enfants; ils me rappellent surtout les traits de ce fier et rude guerroyeur du diable, que fut le R. P. Hugonard. Je le revois dans ses courses apostoliques; je le vois dans ses succès et dans ses revers; je le rencontre dans les cabanes des sauvages, au chevet des mourants; je l'entends se débattre au milieu des sauvages en furie; je le vois avec ses faiblesses, avec sa foi et ses vertus; partout où je le rencontre, il me représente le type du chevalier sans peur et sans reproche, du missionnaire vaillant qui ne cherche que la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il est mort comme il a vécu; fort et courageux en face de la mort; il a franchi le seuil de l'éternité sans broncher, en souriant, sur de son salut.

Je sors de ces rêves, toujours plus fort et plus encouragé; les grands et nobles exemples entrainent.

C'est ainsi que l'autre jour, accompagné d'un jeune sauvage, je revenais tard, la nuit, à la mission de la Montagne de Tondre. J'avais porté les derniers sacrements à un vieux métis, âgé de 82 ans. Le bon vieux était si bien préparé, il attendait la mort comme la chose la plus ordinaire du monde; pas la moindre frayeur dans ses traits; il était prêt à paraître devant son juge. St Jérome au désert, St Jérome avec toutes ses pénitences, St. Jérome avec toute sa science des Saintes Feritures, en face de la mort, tremblait, ses os se glaçaient à la pensée du Juge

(A suivre en page 2)

LE P. HUGONARD, o.m.i.

(Suite de la page 1)

qui devait venir; tandis que mon vieux loup des prairies, mon vieux bois-brulé, à la vue de la terrible faulx de la mort, souriait! "Père, me dit-il tout bonnement, je suis malade; je vais mourir. Je suis prêt; que le bon Dieu vienne me prendre, je lui fais le sacrifice de ma vie; si au contraire, il veut encore prolonger mon séjour sur cette terre, pendant quelques années, je lui en diria merci. Voilà tout, mon père." Il reçut ensuite les derniers sacrements avec beaucoup de piété. Il m'apparaissait au milieu de ses enfants, et de ses petits-enfants, comme autrefois le patriarche Jacob. Quelques instants après je le quittais en me disant. "Ces gens là—métis et sauvages—ont pour eux un Dieu tout clément; ces anciens chasseurs de buffalos, sont des voleurs du ciel, Arrive que pourra dans leur vie, ils garderont toujours la foi simple de leur enfance, et quand les souffrances et les maladies leur annoncent que la mort est proche; ils font comme le publicain de l'évangile: ils s'abaissent, ils s'humilient et leur foi simple les sauve à tout coup". Tout en faisant ces réflexions, je montais dans ma petite voiture, et avec mon sauvage, à travers la prairie, je repris le chemin vers la mission. Comme, dans la personne de mon petit Indien, j'avais un conducteur assuré, je ne m'occupais de rien et mon esprit commença à voyager. En mon imagination, je me trouvai tout-à-coup transporté sur les collines de la vallée de Qu'Appelle, juste en face de la vieille mission, à l'endroit même où il y a quarante ans, les Pères avaient dressé une croix monumentale, qui aujourd'hui fait place à une belle chapelle, érigée en l'honneur du Sacré-Coeur.

Je regardai d'en haut et j'eus comme une vision. Dans le fond de la vallée une immense bâtisse; des fenêtres sans nombre et une croix surmontant le tout. Je songeai à l'arche de Noé: c'était l'école sauvage de Lebret. Tout-à-coup ma vision s'étendit dans le lointain; je regardai vers l'Ouest. Sur la prairie, à travers les bois, je vis apparaitre de misérables huttes, couvertes en terre. J'entrai aussitôt dans ces cabanes. Et là dans l'ombre, je crus apercevoir des hommes, des peaux-rouges à moitié vêtus, de pauvre femmes toutes en guenilles, tenant dans leurs bras des enfants affamés; dans les coins des cabanes je vis des petits garçons et des petites filles couchés ensemble dans les guenilles qui leur servaient de lit. J'examinais les murs de ces hutes; ici, je voyais attaché avec des hardes un tambour sauvage, instrument des danses païennes; là je croyais entrevoir la silhouette diabolique de quelque guerrier, plus loin, dans un informe dessin, la mine furieuse d'une ourse sauvage. En haut, ancrées dans des pieux, des rassades, des deuts de quelques animaux féroces; des amulettes de toutes sortes; en dessus du toit, un sac plein de médecines sauvages, qui doivent tenir au loin les esprits des maladies; au dehors, non loin des maisons, couraient quelques pauvres chevaux, aux côtes apparentes, aux genoux arqués, au poil hérissé; et. comme dernière touche de la scène, j'entendis les aboiements de quelques chiens efflanqués qui défendaient aux passants l'abord de ces misérables taudis. Je m'éloignai de ces antres du démon et je me mis à errer à travers les mille sentiers et bosquets des réserves.

De place en place aux sommets des arbres, je voyais flotter au vent des bandelettes rouges, jaunes et noires; c'étaient des sacrifices aux esprits. Au versant d'une colline j'aperçus, accroché dans la pente, une énorme roche. Je m'arrêtai et j'examinai. Je vis du tabac du sucre, du thé: encore des sacrifices déposés ici sur cette grosse pierre pour se rendre les dieux favorables. J'avançai toujours. Là-haut, sur un monticule, j'aperçois une dizaine de minuscules cabanes toutes alignées; ma curiosité est éveillée, je monte et je découvre un cimetière païen. Horrible spectacle. A travers les fentes des petites cabanes de bois je vois des cadavres assis, ou couchés sur la terre nue, sans une pelletée de terre pour les couvrir. A la tête de la cabane, un poteau planté en terre, avec un mouchoir rouge en haut; en face de la cabane, aux pieds du mort, mais en dehors: du thé dans une théière, du tabac dans un petit sac; quelques vieux chiffons—souvent aussi un vieux siège, pour se servir de tout cela il y a une petite ouverture pratiquée dans la tombe, par laquelle l'esprit du mort pourra sortir, s'asseoir sur le siège, boire son thé et fumer sa pipe. Je quitte le cimetière et continue ma course. Je passe dans un bois; j'entends le croassement des corbeaux; j'avance vers ce bruit insolite; je regarde en haut. Qu'est-ce que j'aperçois? Une douzaine de corbeaux se disputant la chair d'un cadavre de chef sauvage, qu'on avait après sa mort, enroulé dans une vieille couverte et pendu à la cime de deux gros arbres; c'était là sa tombe. De ce spectacle, je m'en allai tout saisi, et je regagnais prestement le centre du village indien. Ici je découvre les restes d'une loge immense. J'examine. Au milieu de la loge se trouve un poteau énorme. Tout autour se balancent encore au gré du vent, les restes de lanières de buffalo. C'est ici qu'au dernier printemps on avait fait la danse du soleil. De jeunes braves avaient jeuné et montré leur bravoure, en se déchirant le corps par les lanières de cuir qui les tenaient attachés, des heures entières à l'arbre du milieu. Pendant ce temps le tambour batait, et les sauvages poussaient des cris d'enfer.

Après cette vision je m'en revenais tout attristé et je me disais: "Qui fera de ces enfants du démon, des enfants de Dieu?" Et tout-à-coup la scène changea; j'eus comme une autre vision. Placé sur les collines de la mission, je vis dans le lointain un homme d'une haute stature qui marchait d'un pas ferme; il était habillé d'une soutane noire. A ses côtés, le précédant, et le suivant, avançait lentement une vraie armée de petits enfants. Je crus apercevoir la silhouette du R. P. Hugonard. L'armée des enfants avançait; le grand prêtre les pressait. Cette armée était composée des enfants de toutes les tribus du pays: c'étaient des figures au teint cuivre-foncé; des faces rondes comme des lunes; des faces triangulaires avec de petits nez aquilins: c'étaient des Sauteux, des Cris, des Sioux, des Assiniboines; même quelques bois-brulés; tous avec des cheveux et des yeux noirs et des coeurs plus noirs encore. Cette armée avançait toujours, jusqu'à ce qu'enfin arrivée au bord d'un beau lac elle disparut tout-à-coup dans les murs d'une grande maison. C'était l'-

(A suivre en page 4)

Des Conseils à la Jeunesse Canadienne



L'Ecole Industrielle de Shawbridge, Qué.
A gauche: M. E. W. Beatty, photographié à l'école de Shawbridge, avec un des garçonnets de l'institution. A droite: La pêche est l'un des passe-temps favoris à Shawbridge, aux heures de congé.

Il y a quelque temps, M. E. W. Beatty, président de la Compagnie de chemins de fer du Pacifique Canadien, qui s'est toujours vivement intéressé à la jeunesse canadienne et plus particulièrement à l'education, rendait visite à l'Ecole Industrielle de Shawbridge, dans nos pittoresques Laurentides. Au cours d'une allocution devant les jeunes élèves de l'institution, il donna à ces derniers d'utiles conseils, pour la plupart le fruit de son expérience personnelle. Voici ce qu'il dit aux enfants de l'Ecole industrielle de Shawbridge:

Mes petits amis.

M. Dawson m'a parlé de vos efforts et de votre travail et m'a prié de vous indiquer, brièvement, quelques-uns des points que vous devez éviter, points que je vais vous mentionner, les connaissant moi-même pour les avoir appris dans ma vie d'écolier qui a été aussi longue, aussi interessante et aussi variée que peut l'être la vôtre.

Notre pays a des ressources si merveilleuses que chacun voudrait pouvoir rester jeune tout le temps pour profiter de son développement continu et vous avez la chance, vous, les jeunes, qui avez tout l'avenir devant vous, de vivre à une epoque de grands genies et de jouir des avantages d'une prosperité glorieuse. C'est pourquoi vous devez connaître les principes fondamentaux sur lesquels sont bases les succès de chaque homme.

Le jeune hommé où le garçon qui emploie sa jeunesse à l'étude, au travail et au jeu, aura dans l'avenir, plus de chance que celui qui neglige les occasions de s'instruire et de s'amuser loyalement. On vous dira que le but de votre vie est d'arriver au succès et l'on aura raison, parce que sans l'ambition d'arriver, aucun homme ne travaille beaucoup. Mais le succès ne signifie pas nécessairement la fortune ou le haut rang social. Un homme peut-être arrivé au succès, dans le sens réel du mot, s'il a des vues moyennes, en étant capable d'aider son prochain, en étant charitable et, avant tout, en se respectant lui-même, car se respecter soi-même, c'est se faire respecter par les autres et ceci n'a rien à faire avec la question d'être riche ou pauvre.

Vous trouverez aussi, mes amis, que les qualités que vous admirez chez les autres, sont celles que vous voudriez posséder vous-mêmes. Vous verrez que les hommes jugent leurs semblables d'après trois ou quatre qualités principales. Ceux qui les possèdent sont admirés et respectés, les autres ne sont même pas remarqués.

La principale des qualités est une bonne santé, un corps bien portant va presque toujours de pair avec un esprit sain et celui qui surveille sa santé et se garde fort et vigoureux a beaucoup plus d'avantages que celui qui est faible, car quand ce n'est pas impossible, c'est quelquefois bien difficile de travailler étant malade. C'est pourquoi je vous dis à tous, et très sérieusement, travailler fort et jouer beaucoup, jouissez du grand air le plus possible, fortifiez-vous, car vous pouvez avoir une longue vie devant vous et chaque once de force que vous procurez à votre corps étant jeune, est un surplus de vitalité pour quand vous serez vieux.

Si cette qualité physique est nécessaire au succès d'un homme, il existe certaines qualités morales que vous devez posséder pour être un homme.

La première est l'honnêteté; aucun homme, ici ou ailleurs, n'est arrivé à obtenir une réussite constante s'il n'était pas honnête. Il peut avoir eu certains succès momentanés, il peut être arrivé à amasser de l'argent, par des moyens plus ou moins douteux, mais sans l'honnêteté il ne peut avoir gagné, ni maintenu le respect de personne, et sans respect il n'y a pas de réel succès.

La seconde des qualités essentielles est le courage, courage moral et courage physique sont des vertus chez un garçon. Le courage moral est celui qui oblige un homme à faire le bien, quoiqu'il en coûte, et à repousser le mal malgré toutes les tentations. Le courage physique c'est l'indépendance et la confiance en soi, en ses capacités, c'est lui qui rend un homme capable de tenir tête à un imposteur, bien que celui-ci lui soit supérieur en force physique, parce qu'il ne se laissera pas effrayer sans justes raisons. Le courage physique se rencontre souvent; presque tous les garçons canadiens le possède plus ou moins. Le courage moral est beaucoup plus rare.

La troisième qualité est la modestie. Il n'y a rien de si beau qu'un enfant modeste, instruit et bien éduqué. En parlant de modestie on y ajoute la courtoisie, une personne modeste sera courtoise.

Les gens égoïstes et suffisants ne le sont jamais.

J'appuye tant sur la modestie, parce que, d'après les évidences actuelles, la plupart des enfants de cette génération n'en sont malheureusement pas dotés. Pourtant, c'est une qualité splendide, et la preuve c'est que le monde admire énormément un enfant modeste.

Apprenez le plus que vous pouvez, écoutez les conseils de vos maîtres, ils vous seront utiles et precieux, et plus tard, si vous les suivez à la lettre, vous ne serez jamais embarrassés, ni gênés, en quelque endroit que vous soyez.

Il y a quelques mots qui résument toutes les qualités que l'on souhaite trouver chez un garçon: quand l'on dit: "Il a l'air d'un homme," on a tout dit. Car avoir l'air d'un homme, c'est être courageux, honnête, généreux, poli et se respecter soi-même comme on respecte les autres. Chacun admire un garçon de ce genre et tous, nous aimons un homme franc, qui nous regarde ouvertement et qui a du succès parce qu'il travaille et qu'il emploie son savoir pour réussir, sans jamais faire de tort à personne.

Vous, mes amis, vous avez de grandes chances d'être respectés et de réussir, car vous êtes dans un pays favorisé sous bien des rapports. Vous pouvez devenir comme M. Dawson ou M. Baras. Je suis fier d'être leur associé, ainsi que le vôtre, je suivrai vos progrès avec grand intérêt et si, en quelque moment que ce soit, je peux vous aider collectivement ou individuellement, je vous assure que je le ferai toujours avec grand plaisir.

GRAVES EVENEMENTS

(Suite de la page 1)

tinction entre la question des Dardanelles et celle de la Thrace, revendiquant toujours avec la même énergie la neutralité des détroits, qu'elle déclarait être le "suprême intérêt" en jeu, mais annonçant qu'elle était prête à considérer "toutes les autres questions en litige comme secondaires et comme pouvant faire l'objet d'accommodement pacifique entre la Turquie et les Etats plus directement intéressés". Le monde respira, croyant voir là la base d'une entente possible. En effet, lundi matin, les dépêches nous annonçaient que la France, l'Angleterre et l'Italie s'étaient mises d'accord sur la reprise de la Thrace par les Turcs jusqu'à la rivière Maritza, y compris Andrinople, avec Constantinople, à condition que le gouvernement d'Angora suspende toute hostilité sans retard et qu'il accepte le principe de la liberté des Dardanelles, du Bosphore et de la Mer de Marmara sous l'autorité de la Société des Nations. Les trois grandes nations alliées faisaient donc preuve d'un sincère désir de paix, en accordant aux Turcs de larges concessions, qui vont jusqu'à leur ouvrir de nouveau la porte de l'Europe. Sitôt ces conditions connues, le représentant des Nationalistes turcs à Constantinople, Hamid Bey, s'empressa de déclarer qu'elles étaient inaceptables au gouvernement d'Angora. Est-ce bien là l'opinion officielle et définitive du gouvernement nationaliste ottoman? Nous espérons qu'avant de prendre une attitude de défi à l'égard des Alliés, Mustapha saura écouter les avis de l'envoyé spécial du cabinet français, M. Franklin-Bouillon, qui est allé en toute hâte à Smyrne lui porter des conseils de sagesse et de modération.

En attendant la suite de ces graves événements, enregistrons avec un sentiment de confiance, sinon de sécurité absolue, l'accord survenu entre la France et l'Angleterre; et prions Dieu que, dans son infinie miséricorde, il empêche de se produire ce moment irrévocable où, selon les paroles de M. Guglielmo Ferrero, "quelques hommes deviennent tout-à-coup, avec leurs petites volontés et leurs plans minuscules, les agents plus ou moins conscients de fatalités historiques souvent énormes".

Antonio Huot, ptre.

LE PROGRES DU CONTROLE DES VACHES LAITIERES

Les relevés officiels accusent des progrès considérables.

La lettre nouvelle du 11 septembre, du Commissaire de l'Industrie Laitière et de la Réfrigération, est très intéressante. Elle contient, entre autres choses, un tableau du nombre des vaches laitières contrôlées en juillet, pendant trois ans de suite, et ces chiffres accusent un progrès soutenu et considérable. En juillet 1920, le nombre de troupeaux éprouvés par les agents de la division de l'industrie laitière était de 2,736, comptant 24,254 vaches, et en 1922, de 3,834 comptant 37,082 vaches, soit une augmentation de 40 pour cent dans le nombre des troupeaux et de 50 pour cent dans le nombre des vaches. Le rapport du Commissaire de l'Industrie Animale nous apprend d'autre part que le nombre de vaches pur sang inscrites au Livre d'or a beaucoup augmenté. Ce sont là des faits importants; ils témoignent d'une amélioration encourageante dans les troupeaux laitiers du pays. La lettre déclare également qu'il y a eu une augmentation bien nette dans le nombre de demandes de feuilles de lait, par des cultivateurs qui contrôlent pour leur propre renseignement. Québec vient en premier lieu au point de vue de l'augmentation; viennent ensuite Ontario la Nouvelle-Ecosse, l'Alberta et la Saskatchewan. En ce qui concerne la Colombie-Britannique, où les travaux sont conduits par la province, les relevés de production reçus par la division, ne portent que sur quelques troupeaux, dans des districts isolés où il n'existe pas de société de contrôle. Les relevés du Nouveau-Brunswick dépassent ceux de l'année précédente et le Manitoba est un peu en arrière.

Il est dit dans cette lettre que neuf laiteries de Brampton, Ontario, et sept de Cornwall, Ontario, coopèrent avec la division pour contrôler la production en lait et en matière grasse et le coût de l'alimentation de chacune des vaches de leurs troupeaux.

LE BEURRE CANADIEN EN ANGLETERRE

Au retour d'un voyage outremer où il a vu l'arrivée à Liverpool de la plus forte expédition de beurre qui soit partie du Canada, (50,000 boites), le Commissaire fédéral de l'Industrie Laitière et de la Réfrigération, M. J. A. Ruddick, dit que le défaut principal que les Anglais reprochent au beurre canadien, c'est qu'il est trop salé. Les gens là-bas aiment leur beurre peu salé. La difficulté, c'est que les fabricants ne savent jamais si un beurre doit être exporté ou s'il doit être consommé au pays. Le meilleur moyen d'en sortir serait d'habituer le consommateur canadien à manger du beurre moins salé qu'il n'a fait jusqu'ici. Le Commissaire dit que les marchés anglais accueilleraient avec plaisir des quantités plus abondantes de beurre canadien, pourvu qu'il soit du type demandé. A l'heure actuelle, la Nouvelle-Zélande occupe le haut de l'échelle dans les exportations de beurre en Grande-Bretagne, quoique cependant les exportations du Canada en juillet accusent une superbe augmentation par comparaison au mois correspondant de 1920 et 1921.

LE CANADA MUSICAL

Hipolito Lazaro, le ténor espagnol, a soulevé la colère des Italiens par ses propos sur Enrico Caruso au cours d'une entrevue avec un reporter de Barcelone. On ne demande rien moins qu'un boycottage en règle par tous les artiscompatriotes de l'illustre décédé. La presse de New York s'est occupée énormément de Geraldine Farrar pendant toute la semaine dernière: l'ex-pensionnaire du Métropolitain a mis tout son ameublement et ses costumes de théâtre à l'enchère. On a donné des descriptions des meubles, des objets d'art des toilettes d'opéra, en un mot de tout ce qui pouvait satisfaire la curiosité d'un public intéressé à tout ce qui touche W la fameuse artiste. Notre confrère Le Canada Musical, qui rapporte ces événements, nous parle de la venue prochaine du compositeur Darius Milhaud en Amérique, des plans de la saison d'opéra au Metropolitan, du ténor Dalmorès engagé à Chicago, du baryton italien Battistini résolu à ne pas traverser l'Atlantique. Il nous annonce que Paderewski s'embarque le 21 octobre pour sa tournée américaine. Il a aussi un article intéressant sur "L'Américanisation Musicale du Canada". La revue est en vente au prix de 15 sous le numéro. Pour les abonnements, $3 par année, on est prié de s'adresser à casier postal 1509, Montréal.

NOUVELLES LOCALES

La semaine prochaine, vente des bancs à la cathédrale.

La chasse à la Poule et à la Perdrix s'est terminée samedi dernier.

Nous avons une température des plus agréables depuis quelques semaines. Les labours sont presque tous terminés.

M. Geo. Joyal a ouvert un salon de coiffure et de Tables de Billiard dans l'ancien magasin de Mc Ruer, Avenue Provencher.

N'oubliez pas le Recital d'Orgues du Professeur G. Dorval, à la Cathédrale dimanche prochain, au profit des Orgues. Entrée gratuite, 7.30.

M. J. A. Joyal annonce à ses compatriotes qu'il a ouvert un bureau d'Assurances en tous genres et qu'il a pu se procurer des polices d'assurances, feu et vie, en bon français.

Grande Fête d'Ouverture de la Saison, sous les auspices de la Ligue des Dames Auxiliaires, G. W. V. A. (branche française). au Manitoba Hall, lundi 30 octobre à 8.30. Entrée 55 cents.

Avez-vous vu la cave du Dr. Collin. Il n'y a rien à boire mais l'installation électrique de cette habitation actuellement la plus moderne de St. Boniface a été poussée à un tel point que les plafonds ne sont qu'une vaste toile où une araignée elle-même se perdrait.

Fontaine & Boulanger qui ont fait cette installation assurent cependant qu'ils s'y reconnaissent très facilement.

Plus de 6000 pieds de fils de diverses grosseurs répartis dans les différentes pièces mettent à la volonté des propriétaires les services de la Fée Electricité.

AU SACRE-COEUR DE WINNIPEG

Dans son dernier numéro "La Liberté" a relaté magnifiquement la fête d'inauguration de la nouvelle salle paroissiale de la paroisse du Sacré-Coeur, cette salle qui devient la plus belle salle paroissiale de Winnipeg.

Pour tous ceux qui ont à coeur l'avancement de la foi catholique et du parler et des traditions françaises cette inauguration, ce magnifique progrès accompli par les paroissiens du Sacré-Coeur est un sujet de grande joie et de fierté car elle marque incontestablement une étape de prospérité nouvelle pour cette paroisse de langue française et son idéal, et comme le disait dans son discours de bienvenue le Père Normandin, O.M.I., curé: "Ici dans Winnipeg, après 18 ans de sacrifices, cette nouvelle construction témoigne hautement que vous êtes les dignes descendants du petit peuple de géants de la province de Québec. Ici aujourd'hui sur les bords de la Rivière Rouge comme autrefois sur les bords du Saint Laurent, comme autrefois sur la terre de France nous reconnaissons les gestes de Dieu par les Francs.

Avec plaisir nous avons vu Sa Grandeur Mgr Sinnott ne pas ménager ses félicitations à nos frères du Sacré-Coeur pour ce qu'il a appelé le "parachèvement d'une belle oeuvre paroissiale d'autant plus méritoire qu'accompli dans les temps actuels elle marque un progrès peu ordinaire de la paroisse, d'initiative du pasteur, bien secondé par sa commission scolaire et ses paroissiens.

C'est de tout coeur que "Le Manitoba" offre au dévoué et actif curé de la paroisse du Sacré-Coeur, à ses assistants et à tous les paroissiens ses sincères félicitations et ses meilleurs voeux de succès.

Un souvenir ému va à ceux qui ont été les fondateurs de cette paroisse, au toujours si regretté grand archevêque de St. Boniface Mgr Langevin et à celui qu'il appela pour en être le premier pasteur, le Père X. Portelance, O.M.I. qui laissa le souvenir inoubliable chez tous ceux qui ont eu l'avantage de le connaître d'un prêtre dévoué, d'un prédicateur éloquent et d'un ardent patriote.

LES FUNERAILLES DE M. LE CURE ROYER

L(*De l'Hirondelle de Ponteix*)L

M. le curé Albert Royer, missionnaire, fondateur de Ponteix, Sask. Canada, venu de France en 1906, a choisi le district de Ponteix actuel pour y fonder une paroisse en l'honneur de Notre-Dame d'Auvergne en 1908, y a vécu et travaillé jusqu'à son dernier soupir, y est décédé la nuit du 21 au 22 sep. 1922 à l'âge de 61 ans. L'inhumation eut lieu le 26 sep. au cimetière de la paroisse, au milieu d'un grand concours de toute la population et d'un nombreux clergé venu d etous les coins du diocèse. Etaient présents: Mgr O. E. Mathieu, archevêque de Régina; MM. les abbés Maillard curé de Gravelbourg; Sauner, curé de Wolseley; Kugener, curé de Radville; Lemieux, curé de Willow-Bunch; Ménard, curé de Werwood; Morissette, curé de St-Victor; Benoit, curé de Wilcox; Duchaine, curé de Frenchville; Dubois, curé de Laflèche; Bois, curé de Meyronne; Magnan, curé de Ferland; Fortin, curé du Lac Pelletier; Bacciochi, curé de Vanguard; Cabanel, curé de Swift-Current; Rioux, curé de Dollard.

Le R. P. Magnan, O.M.I. supérieur du Collège Mathieu, est venu un des premiers après la nouvelle du décès. M. l'abbé A. Charest accompagnait Monseigneur.

Le service funèbre fut chanté par M. l'abbé Eugène Royer, frère du défunt, curé de Brulé, Louisiane, Etats-Unis. A cette occasion fert un bouquet spirituel de bonnes oeuvres et de près de 50 messes: les Enfants de Marie ont également offert 10 messes. La quête du service s'est élevée à près de $120, permettant la célébration de près de 100 messes pour le repos de l'âme du vénéré défunt. La paroisse s'est chargée de tous les frais d'inhumation, dernier hommage de reconnaissance à son dévoué fondateur. Nous disons un dernier, en attendant que s'élève un splendide monument pour perpétrer parmi les générations futures la mémoire de celui à qui Ponteix est redevable de ce qui lui fait honneur, nous disons ces magnifiques institutions religieuses.

LE P. HUGONARD, o.m.i.

(Suite de la page 2)

arche de salut, l'école industrielle de Qu'Appelle.

Ici la vision changea encore. Dans l'intérieur de la maison, je vis apparaitre des formes voilées, des jeunes femmes aux joues pâles; habillées de gris, c'étaient les soeurs de la charité. Je les voyais partout: à la chapelle, au réfectoire, à la salle de couture, au lavoir, à la cuisine, au dortoir à l'infirmerie, dans tous les coins de l'arche; elles dirigeaient les pas chancelats de ces petits enfants noirs. Parmi ces personnes zélées, je crus en apercevoir une dont la conduite me frappa singulièrement. Elle était semblable à une abeille industrieuse; elle était partout. Combien de fois je la vis serrer dans ses bras des sauvagesses repoussantes, qui venaient à l'école voir leurs petits enfants. Au réfectoire ele était aux soins de tout le monde; je la voyais W peine toucher la terre; ses deux mains toujours étendues, elle paraissait plutôt voler que marcher. Le soir, tard encore, avec sa lumière à la main, je la voyais passer comme une ombre, portant de gros matelas; de sa main elle arrangeait les couchettes des visiteurs sauvages: elle était si contente de voir que tout le monde dormait bien.

Un soir j'entendis le son de sa voix; j'approchai, j'écoutai; son verbe n'était pas le doux parler de la France; elle était parente du grand Saint Patrice, dans le monde elle s'appelait Margaret Hogan et les sauvages l'avaient baptisée "Ki mino pimatisit"—la sainte—Voilà plus de vingt-huit ans qu'elle peine dans l'école de Qu'Appelle; Dieu seul sait, combien d'enfants sauvages elle a aidés à s'élever dans les airs et disparaître dans le ciel.

Je m'attardai dans les corridors de l'arche sainte, et j'observai toujours. Peu à peu, la petite armée changea d'aspect. Je vis les enfants à l'église; et les entendis lire dans leurs différentes salles de classes; en récréation ils jouaient avec entrain. Plus tard, je les revis à l'église; leurs voix angéliques chantaient déjà des hymnes mélodieux et dans leurs mains noires glissait le chapelet de la Vierge. Tous les jours, vers cinq heures du soir, je vis apparaitre le grand prêtre; il tenait dans sa main un petit livre; il parlait tantôt en Cri. tantôt en Anglais; toutes les petites têtes novices l'écoutaient avec attention: il faisait le catéchisme. Aux grands jours de fêtes je voyais le même prêtre à la chapelle; arranger en ligne, devant le banc de communion une vingtaine de ces enfants et après leur avoir demandé les questions d'usage pour le baptême; l'eau sainte coulait sur leurs fronts; et tous ces petits coeurs, de noirs qu'ils étaient devenaient blancs comme la neige. Le front du missionaire rayonnait de bonheur; et pendant la messe qui suivait son âme s'exhalait en remerciements devant le Seigneur; sa voix alors prenait quelque chose du céleste. J'observais toujours; tout-à-coup je vis s'élever dans les airs une troupe toute blanche; c'était la troupe des enfants morts à l'école, après avoir eu le baptême; ils étaient quatre cents.

Je quittai l'école et regagnai mon poste d'observation, là-haut sur les côtes, près de la chapelle du Sacré-Coeur. Voilà que, aussi vite que l'éclair, mon esprit se porta vingt-cinq milles au Nord-Est de Lebret. Je me trouvais à l'église de la colonie de File-Hills; église que le R. P. Hugonard avait fait bâtir jadis pour les anciens élèves de l'école de Qu'Appelle. C'était au printemps de cette dernière année, autour de la fête de Pâques. Je m'étais rendu quelques jours avant le dimanche, je profitais de l'occasion pour faire la visite de tous ces jeunes ménages; leur adresser quelques observations et en même temps les avertir de faire leurs Pâques. Je passai dans toutes les maisons. Partout on me reçut avec empressement. Je trouvai toutes ces jeunes familles prospères au point de vue matériel. Ici les vieilles cabanes sauvages avaient fait place à de jolies maisons en planches. Autour des bâtises, ce n'était plus la prairie toute nue sur laquelle couraient quelques rares "poneys dont les côtes percaient la peau; mais c'étaient des champs bien labourés, qui s'étendaient à perte de vue, et n'attendaient pour produire que la semence du printemps; c'étaient des chevaux nombreux, bien faits, forts, dressés au travail, dans l'écurie de bonnes vaches laitières; dans la basse-cour de belles poules pondeuses. Tout était prospère. Et dans l'intérieur de ces maisons proprettes que voyait-on?

Une jeune femme bien habillée qui vous recevait avec grâce; des petits enfants nombreux, bien peignés qui venaient donner la main au Père. On me présente une chaise; des yeux, je fais le tour de la maison. Attaché au mur, je vois briller un beau crucifix qui remplace le tambour sauvage. A côté de la croix, une belle image de la sainte Vierge et une autre de saint Joseph remplacent les peintures grossières d'animaux sauvages que j'avais apercues dans les huttes des païens. A la place des rassades, des dents d'ours, des amulettes, je vois, accrochés au mur, un petit bénitier, des médailles de saint Roch, de saint Antoine; à la tête du lit pend le chapelet; à la place des médecines sauvages, je vois le rameau béni fixé au-dessus de la porte d'entrée. Partout je trouve la paix, le bonheur, la religion Je retourne à l'église. Proche de celle-ci se trouve un beau petit cimetière, bien cloturé, au centre, s'élève une belle grande croix: les tombes sont toutes bien alignées; chaque tombe est garnie d'une petite croix en bois. L'église a remplacé la cabane de la salle de la danse du soleil; au lieu des chants du tambour et des cris sauvages des Indiens on entend nos anciens élèves chanter la messe du deuxième ton; trois cornets bien exercés accompagnent ces mélodies pieuses.

Comme c'était le temps psacal, le dimanche matin, de bonne heure, je vis venir de toutes les directions de belles voitures chargées de monde; chacun tenait à faire ses dévotions, aussi au banquet divin aucun ancien élève de l'école de Qu'Appelle ne fit défaut, ce jour là. Ceci remplaçait les festins que les sauvages païens donnaient authe fois, en mangeant le chien blanc. Tout était changé. C'était le christianisme à la place du paganisme. Et qui avait opéré ce grand changement? L'école du R. P. Hugonard. Prions que cette belle oeuvre se soutienne. En ce moment plusieurs de nos anciennes missions semblent languir; les missionnaires font défaut. La guerre en a fauchés plusieurs; l'épidémie d'influenza en a mis plusieurs autres dans la tombe. Prions le maitre de la vigne d'envoyer de nouveaux ouvriers. Que les paroles de notre Saint Père Benoit XV se réalisent: "Je fais des voeux ardents pour le recrutement des Oblats de Marie Immaculée".... On approchait de la mission de la Montagne de Tondre. Je sortis de mon rêve. Doucement je regagnais ma cellule, faisant le moins de bruit possible pour ne pas réveiller les enfants de l'école qui sommeillaient déjà au-dessus de ma chambre.

M. Kalmès, O.MI. Lestock



La Vallée de Qu'Appelle